LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
A MADAME MAITREJEAN
24, rue Fessart, 24
PARIS XIXe

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

SEPTIEME ANNEE — 355 | DIX CENTIMES | JEUDI 25 JANVIER 1912

LES HAUTS-CRIMINELS

La foule a lynché cette semaine deux malfaiteurs, qui, en se sauvant, avaient tiré sur elle. J'imagine qu'après s'être terrés sous leurs comptoirs à la vue des revolvers brandis, les boutiquiers ont dû éprouver un plaisir héroïque en lynchant l homme désarmé. Braves gens ! qui ne sont braves que lorsque l'ennemi est par terre... Des petites médailles — or, argent et vermeil — les ont récompensés.

C'est dans l'ordre des choses. Mais on me permettra de regretter que les malfaiteurs tirent si mal. Ils devraient apprendre aux courageux citoyens à gagner réellement leurs hochets.

Ah ! ils se montrent enthousiastes dans la chasse aux réfractaires, tandis que devant les autres bandits, les vrais, les perfides et les invincibles, ils sont si serviles ! O vous qui avez engagé carrément la partie, vous, les voleurs, lorsque vous perdez, faites en sorte qu'ils payent leur lâcheté !

Car il y a, dans la foule qui lynche férocement les réfractaires, des ouvriers, de ces ouvriers qui viennent de protester contre le renchérissement de la vie ; il y a des petits commerçants rapaces qui n'ont pas assez d'imprécations contre les financiers dont les spéculations les ruinent ; il y a des fonctionnaires asservis à l'Etat, des prostitués de toutes les espèces, des vaincus, des écrasés...

Quand ils se ruent sur le cambrioleur blême, ils oublient ceux qui les affament, ceux qui les fusillent, ceux qui les domestiquent. Ne sont-ce pas, cependant, les vrais et les pires malfaiteurs ?

Les gens de plume — et beaucoup d'autres — se sont apitoyés, longuement, sur le garçon de recettes qui se meurt présentement à l'hôpital. Ce miséreux, était pourtant le complice — par sa faiblesse soumise, par son honnêteté bête — de criminels d'une envergure autre que ceux que l'on chasse. Il était le laquais des financiers — des gens d'affaires qui remplacent aujourd'hui les barons-brigands d'autrefois.

***

L'argent que véhiculait Gaby, d'où venait-il ? Combien avait-il fallu de morts d'hommes pour mettre aux mains de quelque bourgeois cossu ces trois cent mille francs ? Combien ?

Rappelez vous les salaires dont vivent — non, dont crèvent ! — les ouvriers des filatures du Nord, ou les casquettiers juifs de Paris, ou certains verriers ! Rappelez-vous que le nombre des tuberculeux atteint dans certaines industries 65 o/o. Faites le compte de ce que coûte en vies abîmées, en vie supprimées, chaque billet de mille francs prélevé sur le labeur ingrat de ces agonisants !

Les frères Bonneff ont écrit un beau livre sur la *Vie tragique des travailleurs ;* sèchement, sans emphase aucune, ils ont décri comment peinent, luttent — en vain — et crèvent inévitablement d'alcoolisme, de surmenage, de misère, de tuberculose, de mille et une gangrènes, des populations entières. Et c'est précisément sur celles-là qui sont les plus souffreteuses que le capital prélève ses plus gros bénéfices. Naturellement.

L'argent de la Société générale vient de là. C'est, s'il nous faut parler en termes cruels mais exacts, le bénéfice que rapporte l'assassinat systématique des plèbes.

Il ne vient pas tout de là, convenons-en. Les Rotschild ont ramassé leur fortune, comme le sinistre Thénardier de Victor-Hugo sur le charnier de Waterloo Une fortune vaut l'autre — et l'argent n'a pas d'odeur ! Les Schneiders, *et cætera*, ont fait fructifier leurs capitaux au Maroc, à moins que ce ne soit au Tonkin ou à Madagascar. Pour eux, les soldats ivres de la civilisation ont massacré et pillé au point de dégoûter Pierre Loti ! Casablanca — c'est d'hier ; Tripoli, c'est d'aujourd hui ; le Congo, c'est d'aujourd'hui. Or, ces seuls noms disent les palmeraies ensanglantées, les villes paisibles mitraillées, les oasis regorgeant de cadavres pestilentiels. Mais l'argent n'a pas d'odeur !

***

Les criminels qui ourdissent ces profitables tueries, ont failli, l'été dernier, provoquer une guerre franco-allemande. Partie remise n'est pas perdue. D'ici là, ils s'enrichiront encore de tout ce qu'ils prendront à la foule prolétarienne.

Cependant, il paraît énorme, aux yeux de tous, de les traiter de malfaiteurs, et il n'est que de rares rêveurs qui, de temps à autre, songent à les lyncher. La foule qu'ils briment, les respecte, les salue, vote pour eux, manifeste pour eux, se dévoue pour eux, leur rapporte les billets de banque qu'ils perdent, par hasard, dans la rue...

C'est qu'elle est lâche, la foule, et qu'ils sont forts Ils égorgent abrités derrière les remparts du Code ; ils fusillent pour la patrie ; ils possèdent de vastes et solides prisons !

Mais, par contre, malheur au pauvre hère qui, las de perdre ses journées à l'usine, arrache le réticule d'une mondaine, pour vivre, lui, de ce dont elle se serait seulement amusée !... Malheur au sans-travail exaspéré qui prend son pain !... Malheur au réfractaire anarchiste qui se refuse aux servitudes et agit en rebelle !... Les vaincus paient pour les autres !

« Au voleur ! » — Une bête humaine fuit par la rue, et de toutes parts convergent vers elle les flics, les ouvriers, les boutiquiers. Tous, il y a un instant, ont tremblé, prêts à s'évanouir sous la menace du réfractaire armé. Mais il a laissé tomber son arme ! Tant pis pour lui, maintenant. Les yeux flambent, les poings se tendent, les bouches ricanent et vocitèrent. Ha ! le voici culbuté .. Ha ! la danse sauvage des honnêtes gens piétinant le vaincu, à cent contre un... On les médaillera — puisqu'on a médaillé les soldats du Maroc !... On les médaillera — par ordre des hauts-bandits, maîtres de l'argent !

RALPH.

Notre Affiche

Nos correspondants recevront avec ce numéro une affiche ainsi conçue :

Ceux qui ne croient en rien ;

Ceux qui ne respectent rien,

s'expriment dans

L'ANARCHIE

Nous la mettons gratuitement à la disposition des copains qui veulent faire connaître leur journal. Il leur suffira de nous en demander ce qu'ils veulent en joignant le prix du port.

GROUPE DES CAUSERIES POPULAIRES

Dimanche 28 Janvier

Gde Salle de l'Université Populaire

7 - RUE DE TRETAIGNE - (18e)

à 2 h. après-midi

Matinée Artistique

en camaraderie

Avec le concours des artistes et chansonniers révolutionnaires :

R. GUÉRARD — LANOFF — MAURICIUS
PAILLETTE — SAINT-GILLES
dans leurs œuvres

COLADANT — MAURICE B.
dans les œuvres de G. Couté

Les chansonniers montmartrois :

BOUSQUAT - Marcel HAMEL - DELMYRE

Et les artistes des principaux concerts de Paris :

Mmes Daisy FREE — GENNY — L. DÉSIRIS
Marguerite SÉE — MOMMART'S

Et de MM. DALBERTY (baryton d'opéra)
MOMMART'S — FRANCINET

Causerie-Conférence

par **LE RÊTIF**

SUJET

LES BANDITS

Au piano : M. G. GALLOIS

Entrée : **50** centimes

Chiquenaudes ET Croquignoles

La paille et la poutre.

Toujours.

L'homme est souvent double, nul ne l'ignore. Tel artiste délicat, sensibilité exquisement subtile, est par ailleurs, un snob vain, un bellâtre cruel, un soudard sans vergogne. C'est — pour préciser — le cas de M. Pierre Loti.

On sait qu'il vient de publier un article indigné contre le banditisme italien en Tripolitaine. Les mots d'humanité, de bonté, de civilisation, et de loyauté, prenaient déjà sous sa plume d'officier un aspect tout spécial. Mais voici qu'un officier italien qui connut notre Loti pendant la campagne de Chine, lui répond...

L'indélicat personnage ! Il met carrément les pieds dans le plat humanitaire du philanthrope de circonstance. Il rappelle à Loti que, là-bas, en Chine, lui, Loti, s'amusait à voir dégringoler, trouées de balles, des têtes de Jaunes que ses marins fusillaient ; et qu'il riait aux éclats à chacun de ces assassinats rapidement et habilement terminés.

Heureusement M. Loti a l'amnésie opportune.

Phraséologie.

Dans le plus grand journal révolutionnaire de notre époque, les citoyens Charles-Albert et Jean Duchêne alignent infatigablement des phrases et des phrases — dont il sortira un Parti Révolutionnaire.

Au hasard des âneries, découpons la découverte d'une nouvelle religion:

« Cette religion nouvelle, c'est — d'un mot qui ne doit perdre ni son sens, ni sa force, malgré l'abus qui en a été fait — la religion de la démocratie. »

Aïe ! Quel pavé !

Poids et Mesures.

Pour avoir bavé sur des gamines impubères, M. Flachon, journaliste influent, vient d'attraper un an de prison.

Pour avoir giflé Briand, un camelot du roi avait écopé de quatre ans de prison.

Pour avoir dit que les égorgeurs de Liabeuf et les soudards français du Maroc ne sont que des chourineurs, Hervé purge en ce moment quelques 9 ou 10 ans de prison...

En vérité, le plus avantageux c'est d'être satyre.

CANDIDE.

Des faits et des idées

Esperanto..,

On controverse avec acharnement.

Lequel l'emportera de l'Esperanto du Dr Zamenhof ou de l'Ido, qui est plus perfectionné, nous dit-on, plus moderne et en somme, à peu près parfait.,.

« A peu près » voilà le mot terrible, et qui me fait penser que la victoire ne restera ni à l'une ni à l'autre des deux langues internationales. Je me souviens trop nettement des premières discordes dans le camp Esperantiste, du désarroi qu'elles mirent parmi les fervents de la langue auxiliaire nouvelle, — et je vois trop bien ce qui s'ensuit. Les hommes de notre temps valent peu de chose, le plus souvent, et c'est pourquoi ils sont condamnés à gâcher leurs meilleures trouvailles. L'idée d'une langue internationale facile à connaître, à la portée de tous, par conséquent, était vraiment pratique. Seulement, les initiateurs du mouvement, lorsqu'ils se baptisèrent eux-mêmes « Ceux qui espèrent » eurent le tort de ne pas compter avec les mentalités piètres qu'ils allaient rencontrer dans tous les milieux sociaux...

Or, il a suffi de quelques ambitions coalisées, de quelques intérêts vils, de quelques disputes d'amour-propre, pour faire échec à leur rêve. Car ce qu'il y a à la base de la querelle Esperanto-Ido, c'est une rivalité de personnes, M. de Beauffiont ayant voulu égaler — ou dépasser — Zamenhof...

Evidemment, l'Ido réalise sur son prédécesseur, de notables améliorations.

Mais toute œuvre humaine est et sera toujours perfectible. Qui nous garantit à présent que, d'ici douze mois, il ne surgira pas une demi-douzaine de théoriciens apportant à l'Ido des perfections décisives ? Ambitions, intérêts et manies ne désarment point. Il n'y a donc pas de raisons pour que finisse ce petit jeu, et il y en a beaucoup au contraire pour qu'il continue.

Démocrates ?

Quelqu'un, dans la *Guerre Sociale*, écrit froidement ces lignes :

« Notre syndicalisme révolutionnaire existerait-il enfin, si les anarchistes, ces démocrates exaspérés, ces hommes épris avant tout de liberté et de dignité humaines, n'étaient pas entrés dans les syndicats ? »

En elle-même, la question ne m'intéresse pas. Néanmoins cette phrase m'a laissé rêveur. Nous sommes donc, camarades, des démocrates exaspérés (M. Poincaré, ministre, M. Briand, ministre et *tutti quanti* sont aussi démocrates, nul ne l'ignore ; seulement il ne sont pas exaspérés. C'est ce qui nous distingue). Et le démocrate se définit ainsi :

Un homme épris avant tout de liberté et de dignité humaine.

A l'aide de cette claire définition, nous allons pouvoir, peut-être, définir à notre tour la méthode de discussion de son auteur...

Il me semble bien que l'homme épris de liberté et de dignité — celui qui ne se paie pas de mots, est épris de *sa* liberté et de sa dignité *d'abord*, refusera de marcher avec la cohue où se résorbent les volontés, les initiatives, les fiertés individuelles ; refusera d'obéir au nombre, qui n'a pour lui le plus souvent que sa force imbécile ; et quand il la connaîtra, méprisera la collectivité oppressive, la foule lâche — le troupeau sous ses divers aspects. En d'autres termes, l'anarchiste, qui est toujours, par définition, un individualiste, nous apparaît comme devant être antidémocrate d'instincts, de sentiments et de raison.

Et puis, tout ce que nous savons de la Démocratie, tout ce que nous en voyons, non seulement dans la République, mais aussi dans les syndicats et les partis politiques, est bien fait pour nous en inspirer une insurmontable répulsion.

Sans doute, n'est-ce point du goût des politiciens insurrectionnels. Mais quoi

Leur servir des plats qui ne sont pas de leur goût, et les leur resservir le plus souvent possible, c'est un peu dans notre rôle.

Simples constatations

Fait sans précédent, la social-démocratie allemande vient d'obtenir aux récentes élections du Reichstadt plus de quatre millions de voix. C'est un chiffre. C'est un chiffre d'autant plus important que tout a été mis en œuvre, tant par le gouvernement que par les partis politiques pour entraver le progrès du socialisme.

Je sais des bonnes gens que ce chiffre énorme — 4.000.000! — confond. Je m'amuse à leur faire remarquer que le pays où les socialistes sont les plus puissants en nombre (et en argent), est l'Empire le plus autoritaire, le plus militaire, le plus guerrier de l'Europe moderne. L'uniforme, la schlague et le sabre y règnent sur un prolétariat tous les jours plus conscient et plus nombreux. L'an dernier, quand la guerre faillit s'allumer aux frontières, ils ne surent, ces maîtres futurs de la société, que paisiblement protester en faveur de la paix — tandis que leurs chefs déclaraient que, les armes à la main, ils sauraient servir la cause « nationale ». Sous leurs yeux, on germanise grâce à quels procédés ignoblement barbares, les paysans polonais qui s'obstinent à vouloir le rester. Sous leurs yeux, le Schleswig-Holstein, l'Alsace et la Lorraine, continuent plus que jamais à être traités en provinces conquises.

Que font les quatre millions de socialistes allemands? Ils votent.

LE RÉTIF.

Mon individualisme

Réponse à Manuel Devaldès

J'ai reçu il y a dix ou quinze jours, par une voie indirecte, quelques numéros de *l'anarchie* renfermant la traduction de l'un de mes articles parus dans le *Novatore*, d'Amérique — la réponse de Manuel Devaldès — et une brève déclaration d'Armand. Mes occupations à Lugano, où je me suis retiré pour des raisons politiques et de travail ne m'ont pas permis d'envoyer plus tôt ma réplique à Devaldès. En tout cas, la voici ; je tâcherai qu'elle soit courte et précise :

Mon contradicteur m'accuse d'avoir jugé sa thèse d'après une petite partie de ses écrits : il a raison ; mais il en a fait autant lui-même. Lorsqu'Armand a traduit ma critique de Devaldès, il a choisi une page — sur treize — du *Novatore* où était publiée mon étude : et tu sais bien que celle-ci visait principalement le mouvement anarchiste en Italie. La critique à l'individualisme, à une certaine qualité d'individualisme, n'était qu'un côté d'une polémique bien plus vaste dans mes intentions et dans sa portée, quoique limitée à l'Italie. De ce point de vue, je n'étais pas obligé de connaître tout le livre de Manuel Devaldès, mais uniquement les extraits parus dans les journaux italiens. Or, ce n'est pas de ma faute si ces extraits choisis par la «*Révolta*» dans son œuvre, pouvaient offrir un seul côté de ses théories; ce n'est pas de ma faute non plus si ce «côté» s'harmonisait trop bien avec une campagne contre la violence révolutionnaire et la volonté de rébellion qui, sous le prétexte individualiste ou communiste, était conduite depuis quelque temps parmi les anarchistes italiens.

Armand peut montrer à mon contradicteur les deux derniers chapitres de mon étude en question: *Morale et énergie* et *Il liberismo rivoluzionaro*: cela prouve mes affirmations. Pour ce qui regarde les théories individualistes, je regrette qu'il ait traduit «amorale» par «immorale»; mais s'il avait connu mon œuvre de polémiste depuis six ans, il pourrait dire à M. Dévaldès que l'accusation de défendre la morale «altruiste» contre l' «égoïsme» m'a tout simplement étonné; car ces objections... scientifiques, je les ai toujours entendues contre moi-même, et elles m'ont toujours fait sourire.

Je crois être un des premiers qui, en Italie, ont imposé la discussion individualiste parmi les anarchistes humanitaires ; mais je crois aussi qu'il y a individualisme et individualisme ; et que toutes les théories peuvent se prêter aux pires contrefaçons. Je vais plus loin : je crois que beaucoup de communistes, quand ils changent leur drapeau, ne changent pas du tout leur psychologie, et que même habillés de neuf, ils restent de bons pacifistes réformistes, comme ils l'étaient auparavant.

L'individualisme est surtout réaction morale contre les préjugés, les hypocrisies et l'esprit de troupeau, par lequel les foules, qu'elles soient soumises à une loi universellement acceptée, ou reniées par quelques démagogues, cherchent à s'imposer aux individus supérieurs qui, en politique ou en économie, dans l'art ou dans la philosophie, tendent à s'élever par leur force ou capacité personnelles, donnant à la société, à l'histoire et à l'évolution des nouvelles valeurs. Dans ce sens, on peut dire que tout progrès est une lutte entre les minorités et les majorités, entre une fraction de l'humanité et le reste ; entre ceux qui veulent et ceux qui ne savent que s'adapter. Il y a plus, si le progrès est une lutte des premiers contre les seconds. Il peut s'identifier avec la domination révolutionnaire (qui n'est pas l'autorité établie) puisque la victoire, dans une bataille, est toujours une imposition.

La marche de la vie sociale et historique est donc tout à fait anti-égalitaire. Les théories morales sont, à ce point de vue, hors de discussion ; puisqu'elles représentent la codification des mœurs dans un certain moment de l'évolution humaine : elles caractérisent un état passager ; mais comme tout système d'idées et de conventions tend à se conserver, elles se transforment en des instruments de conservation de la société. Elles visent l'accord, la paix, l'entr'aide ; même le bonheur parmi les hommes ; mais elles n'ont pas de place pour le progrès, qui est justement le contraire, qui est le mouvement même, qui ne peut donc pas être codifié dans une formule. Ou bien, si l'on veut, il a aussi sa morale, mais une morale dynamique de lutte, de valeurs en contraste, d'impérialisme volitif et audacieux : en un mot, la négation de la morale sociale.

Les vieilles querelles sur l'égoïsme et l'altruisme, n'ont pas d'importance à ce sujet. Ces deux mots ne représentent rien de concret ; mais une classification arbitraire des actes individuels, selon le résultat extérieur qu'ils ont sur les rapports généraux des hommes. La cause de toute action, quoique limitée, ou bien stimulée par les circonstances, est toujours la valeur morale de l'individu : c'est-à-dire sa puissance de sentiment, la force de ses passions et la volonté responsable de s'en servir dans un but déterminé. C'est une vérité contrôlable tous les jours, que ceux qui *sentent* beaucoup pour eux, *sentent* aussi beaucoup pour les autres : et, dans ce mot, je comprends l'amour comme la haine, la sympathie comme l'antipathie — puisqu'elles sont inséparables — si on les condère comme des sentiments, et pas comme de serviles théories.

L'abaissement de la valeur morale — toujours indépendante des idées abstraites de l'individu — au-dessous du niveau commun, crée le criminel ; son élévation crée le révolté. La différence énorme entre celui-ci et celui-là, est dans la force morale qui permet au second de défier le monde, sa loi et sa moralité abstraite en un geste d'affirmation suprême et tragique ; tandis que le premier, s'il viole la loi, sent le besoin de se cacher, ou de trouver un appui dans une société *sui generis* de criminels comme lui. Il résulte donc que le crime — lorsqu'il n'est pas le produit d'une aberration temporaire, sans que la volonté responsable puisse intervenir — est caractérisé, comme la conservation sociale et même la répression du crime, par un froid calcul, en dehors ou contre toute passion puissante et généreuse. Calcul sur l'utilité de respecter le contrat social ; calcul sur la possibilité de le violer impunément ; calcul sur la nécessité de le faire respecter : c'est toujours la même chose. Seul le révolté peut proclamer sa révolte, parce que sa raison est soutenue par une force morale supérieure : il se suffit moralement à lui-même.

Voilà la raison pour laquelle toute propagande, toute théorie qui exagère l'importance de la raison pure ; qui affirme qu'il est suffisant aux hommes de sagement raisonner, pourra former des bons conservateurs, mais jamais des révolutionnaires.

En ce sens, l'individualisme démocratique pourrait coïncider avec l'humanitarisme, en prêchant une limitation volontaire, continue et raisonnée de ses besoins, pour maintenir l'équilibre social. Tous les deux sont des philosophies de la société, des morales sociales, puisqu'ils prennent en considération un état social présent ou à venir, et qu'ils tendent à dicter les moyens pour le conserver ; tous les deux ne se soucient point du progrès, du mouvement, de la révolte elle-même, éternelle comme le monde, bien plus importante par sa signification morale que par ses résultats hédonistes qu'elle peut offrir.

Quand j'ai appelé l'individualiste de Devaldès un positiviste, j'ai voulu entendre qu'il sera un parfait « homme de troupeau » (volontaire ou non, il n'importe) pour la société future ; mais moi j'espère qu'il y en aura d'autres, pour qui la raison froide ne sera autre chose qu'un moyen d'affirmer leur personnalité contre tout et contre tous, au risque de bouleverser aussi la société future. Car le conservatisme ne consiste pas dans l'autorité établie, mais dans la formation d'une opinion publique, d'un système de vie, auxquels la plupart des hommes obéissent passivement, soit par calcul égoïste, soit par fanatisme altruiste social.

Le positivisme — et je regrette qu'un fabricant d'hommes nouveaux comme M. Devaldès ne le sache pas — est bien la continuation et l'exagération du rationalisme du XVIIIe siècle, qui traite les hommes comme s'ils étaient des jouets passifs de leur cerveau raisonnant : mais, pour l'Encyclopédie, il servait au moins comme instrument démolisseur de l'idée de Dieu : aujourd'hui, il sert comme négation de la violence révolutionnaire, parce que, ayant son origine dans l'émotion soudaine et insaisissable, elle n'est pas « scientifique » et n'entre pas dans les cadres de messieurs les savants. L'individualisme doit au contraire affirmer l'individu tout entier dans ce qu'il a de plus intime, de subjectif, contre le prétexte de l'objectivité prudente et inoffensive ; il ne doit chanter ni l'égoïsme, ni l'altruisme, mais l'héroïsme, qui est le sublime de l'égoïsme : parce que le vrai héros est celui qui sait affronter l'exécration des foules, et même être jugé comme une bête de proie, parce qu'il a dans sa conscience morale et profonde une justification qui l'élève à ses yeux, sur le monde qui ne le comprend pas et qui peut-être ne le comprendra jamais.

L'individualisme se rattache ainsi à cette renaissance philosophique qui a conduit au syndicalisme théorique (le syndicalisme pratique en est la négation, parce que les syndicats ne pourront jamais être révolutionnaires), au nationalisme un peu plus sérieux que celui de M. Déroulède, et à la critique bergsonienne. Car, entre les individus supérieurs et les foules impuissantes, il y a des collectivités, ou mieux, des phénomènes collectifs formés par l'intensité de certains sentiments, créés à la fois par des circonstances fixes et continues, se résolvant en une inégalité ou oppression morale : l'antipathie de classe, la haine nationale contre un oppresseur. Mais toujours, ils sont des phénomènes individualistes parce qu'ils sont subjectifs : la classe et la nation existent seulement pour ceux et en ceux qui les sentent.

Dans le domaine social, l'action individualiste de l'isolé devance et précède l'action de la classe ou de la nation, et lui ouvre les voies : la révolte est l'annonce de la révolution.

Peut-être M. Devaldès jugera-t-il maintenant que je suis plus près de lui qu'il ne le croyait, et j'accepte de tout cœur la devise : « savoir, vouloir, pouvoir, » pourvu que *vouloir* signifie : une volonté passionnelle, comprise dans le caractère individuel, raffinée par les circonstances et l'expérience, et dirigée par le cerveau. Autrement, la volonté théorique n'est qu'une duperie. Et s'il veut connaître ma devise, plus vaste et plus générale, la voici : *la révolte du réel contre l'abstrait. L'individu contre la morale sociale, la classe contre le parti, la nation contre le nationalisme de manière.*

Mais si la révolte, au lieu de démolir l'abstrait, devait le substituer à un autre ; si l'individualisme devait se transformer en une autre morale sociale, comme le syndicalisme théorique s'est enseveli dans les syndicats et comme au nationalisme de manière on a opposé l'internationalisme de Jaurès et des pacifistes, alors je crois qu'il ne vaudrait pas la peine de changer à chaque instant d'étiquette, puisque la substance serait toujours la même...

Libero TANCREDI.

Vu les difficultés que nous fait l'administration des postes, nous recommandons aux camarades d'adresser tout envoi postal à

MADAME MAITREJEAN,
24, rue Fessart.
et non à " Mademoiselle ".

L'amour libre

par *Madeleine Vernet*

5 centimes l'exemplaire, 3 fr. 50 le cent, franco

L'ÉTAT FILOU

J'ai toujours eu de la peine à comprendre pourquoi les faux-monnayeurs s'entêtent à faire de la fausse monnaie, quand il est si facile et si avantageux d'en faire de la bonne. Considérez, en effet, que la pièce de cinq francs contient à peine quarante sous d'argent. C'est dire que si l'on fabrique honnêtement de vraies pièces de cinq francs avec de l'argent véritable, on gagne encore trois francs par écu, soit un bénéfice de soixante pour cent. Il faut être bien exigeant pour ne pas s'en contenter.

Nul ne pourra donc s'étonner des confidences que vient de faire au *Figaro* un des plus hauts fonctionnaires de la Monnaie. Non seulement, dit-il, les pièces fabriquées par les faux-monnayeurs sont fort bonnes, mais elles sont meilleures que les vraies, car dans ces pièces dites fausses, le titre de l'alliage est supérieur à celui de l'alliage légal : elles contiennent plus d'argent.

— C'est donc l'Etat qui nous vole, quand il nous donne pour cent sous une pièce qui n'en vaut pas quarante?

Parfaitement. Mais l'Etat, comme il est juste, se réserve le droit exclusif de nous voler. L'Etat, dirait Proudhon, c'est le monopole du vol. Voilà pourquoi il entend être tout seul à fabriquer de la fausse monnaie, comme il est seul à fabriquer un prétendu tabac et de fallacieuses allumettes. S'il poursuit et châtie sans pitié ceux qu'il a encore l'impudence d'appeler des faux-monnayeurs, ce n'est pas du tout parce qu'il a horreur de la fraude et du mensonge; c'est parce qu'ils lui font une concurrence trop loyale.

Au demeurant, toute monnaie, qu'elle soit de métal ou de papier, n'a qu'une valeur fiduciaire; elle vaut, comme tout le reste, ce que vaut notre foi dans l'Etat. Ainsi, ceux qui n'ont pas peur de la réalité n'hésiteront pas à conclure: tout l'édifice social actuel repose, en dernière analyse, sur la confiance que nous inspire — ou que nous impose le plus grand et le plus cynique des voleurs.

GUSTAVE TÉRY.

CHRONIQUE DOCUMENTAIRE

La persécution des Doukhobors

Nous croyons intéressant d'extraire d'une étude sur les mystiques russes ces quelques passages, les plus caractéristiques de la mentalité d'une secte chrétienne qui, animée d'un très grand courage, s'acharne à rester logique jusqu'au bout.

III

La situation des Doukhobors, devenue impossible en Russie, ne leur laissait plus d'autre recours que l'émigration. Pierre Véréguine y donna son assentiment et l'exécution en fut facilitée par les amis des Doukhobors, les Quakers anglais et américains, et le comte Tolstoï.

. . . . . .

Il adressa une pétition à l'impératrice Alexandra Fédorovna, très digne, sans lamentations ni reproches, la priant simplement, au nom de la charité humaine, d'intercéder auprès de son mari pour que les Doukhobors aient la permission d'émigrer à l'étranger.

C'est une pièce curieuse que cette lettre du Doukhobor exilé à la tsarine. A la manière des Quakers, il la tutoie, tout en lui parlant avec respect. Fidèle à son principe, il honore en elle la dignité d'un être humain il est peu soucieux de sa splendeur d'impératrice. Il ne fut donné aucune suite à cette pétition. On l'avait longtemps tenue secrète pour éviter à la tsarine une émotion trop forte. Néanmoins, le vœu si cher aux Doukhobors, ce désir d'émigrer qui avait mûri en eux pendant l'intolérable misère des trois dernières années, put enfin s'accomplir.

L'impératrice douairière visita en 1897 son fils malade au Caucase ; les Doukhobors en profitèrent pour lui remettre une supplique à laquelle, après une attente assez longue, la réponse suivante fut faite (février 1898) :

« Aux Doukhobors jeûnants, exilés en 1895 du district d'Akhalkalaki dans d'autres districts du gouvernement de Tiflis, en réponse à leur demande d'être affranchis du service militaire et de s'établir en quelque lieu du territoire de l'Empire, ou d'émigrer à l'étranger. Il a été résolu ceci :

1° L'exemption du service militaire ne peut être accordée ;

2° Les Doukhobors jeûnants, à l'exception de ceux qui doivent être appelés comme

soldats, peuvent émigrer sous certaines conditions .

. . . . . .

(Avec l'aide des Quakers anglais, les Doukhobors réunirent une somme d'argent suffisante pour que l'exode commençât.

Quelques-uns s'établirent à Chypre. Un plus grand nombre émigra au Canada, où en 1899, ils étaient dispersés dans les diverses provinces de l'Union, plus de 7000. Le gouvernement les avaient accueillis avec bienveillance.

Bientôt cependant, ils entrèrent en conflit avec le gouvernement canadien.)

L'élan *religieux dans* une partie de la population doukhobore se manifesta de la manière suivante. Le 22 juin 1900, les « délégués des sociétés de la *Fraternité universelle* près de Yorktown » adressent au gouvernement du Canada une supplique tendant à obtenir trois modifications au régime de la colonie :

1° La propriété individuelle constituant « une violation évidente de la volonté de Dieu » , les Doukhobors demandent que la terre leur soit concédée sans aucune répartition personnelle, ainsi que le gouvernement canadien procède à l'égard des populations indiennes.

2° Le mariage n'étant légal « qu'en vertu d'un pur sentiment d'attraction morale entre l'homme et la femme », le transformer en une inscription sur les registres de l'état civil est encore une violation des lois de Dieu ; les Doukhobors demandent donc à n'être soumis « à aucune institution humaine concernant les unions nuptiales, qui sont du domaine de Dieu et de la conscience »

3° L'inscription des naissances et des décès sur les registres de l'état civil n'est pas moins inacceptable, parce que « le Père céleste sait qui il envoie au monde et qui il en retire, et cette volonté de Dieu est seule nécessaire et importante aux hommes ».

M. Mood essaya vainement de démontrer aux Doukhobors que les petites formalités auxquelles le gouvernement canadien les astreignait n'entravaient pas la liberté de leur conscience. Ils répondirent très fermement à ses représentations et affirmèrent leur volonté de ne transiger sur aucun point.

Ils lui rappelèrent qu'au sujet de l'héritage de Loukéria, ils avaient sacrifié la loi divine aux institutions humaines en s'adressant aux tribunaux, et qu'il en était résulté, parmi eux, un trouble de conscience dont ils avaient eu beaucoup de mal à se remettre.

La réponse du gouvernement, datée du 7 janvier 1901, refuse de faire aux Doukhobors une situation particulière parmi les émigrants qu'il accueille. « Les lois sont les mêmes pour tous les habitants du Canada, de l'Atlantique au Pacifique, et elles sont obligatoires pour tous. C'est pourquoi il ne saurait être question, un seul moment, de les modifier pour les Doukhobors. »

Ceux-ci répondent : « Nous comprenons qu'à cause des différences qui existent entre vous et nous en ce qui concerne le sens et le but de la vie, le gouvernement a autant de difficulté à satisfaire notre désir et conséquemment à limiter l'intrusion des lois dans notre vie... Maintenant, nous sommes obligés de vous prier d'être assez bons pour nous permettre de rester au Canada jusqu'à ce que nous trouvions un autre pays où nous fixer, ou jusqu'à ce que nous soyons convaincus que les hommes qui veulent établir leur vie sur une base chrétienne n'ont plus de place sur terre. »

Le gouvernement canadien voudrait mettre un terme à cette vaine discorde. Dans une communication officielle du 28 juillet 1901, il exprime ses regrets du refus que les Doukhobors opposent aux conseils modérés de M. Mood et de leurs amis les Quakers, et il leur rappelle qu'ils doivent recevoir la terre sans délai : « Si vous ne le faites pas, il nous sera impossible de garder plus longtemps la terre inoccupée ; d'autres viendront et s'y installeront. » Les Doukhobors, entêtés dans leur idée d'autonomie, qui est pour eux un principe religieux, refusent de céder. Si l'on tient absolument à inscrire chaque *homestead* au nom de quelqu'un, qu'on le fasse, « mais il faut pour nous que la terre soit indivise... Nous vous répétons que nous vivons comme une seule ferme ».

Ne trouvant pas au Canada l'indépendance absolue qu'ils avaient espérée, les Doukhobors ont lancé, voici deux ans, un « Appel à l'humanité » ; ils priaient qu'on leur dit s'il existait quelque part un endroit où ils pussent être supportés, où ils pussent s'établir et vivre sans qu'on les obligeât à enfreindre les lois de leur conscience et de la vérité. Un grand silence accueillit cet appel.

Ivan STRANNIK.

NOTRE CORRESPONDANCE

Faire quelque chose... Mais... quoi... ?

A E. Armand.

J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt la série d'articles que tu as publiés sur ce sujet. Comme toi, je ne veux *plus* être dupe de la camaraderie, même anarchiste ; comme toi, je crois impossible l'avènement d'une société *absolument* libertaire. C'est te dire que comme toi j'entends vivre en isolé, dans la mesure où cela m'est possible.

Car je ne crois pas qu'on puisse s'abstraire intégralement du milieu. La division que tu fais des tendances anarchistes individualistes, me semble, comme toute classification, plutôt artificielle. Tous, nous voulons défendre notre personnalité contre l'emprise du milieu ; nous serons donc amenés à réagir à tout instant contre lui, ou du moins contre tout ce qui, dans le domaine social, entrave l'épanouissement de notre individualité. Car il est des facteurs sociaux qui, au contraire, peuvent le favoriser. Certes, je suis en éveil contre les charlatans de l'entr'aide ; je trouve cependant des individus qui ne demandent qu'à la mettre en pratique. Avec ceux-là, n'ai-je pas intérêt à lier partie, en évitant, bien entendu, les contrats à longue échéance ? Ce besoin d'entr'aide existe même, à l'état instinctif si on veut, chez des populations plutôt primitives ; en pratique, elles rendraient des points à pas mal de nos théoriciens. C'est à croire que la « civilisation » tend à l'atrophier, et ce n'est pas surprenant, puisqu'aux lois de la nature, elle substitue la morale artificielle des Codes.

Mais où la coopération s'impose encore mieux, c'est dans le domaine intellectuel. Je n'insisterai pas sur ce point. Permets-moi cependant de discuter une de tes affirmations. « Les connaissances, dis-tu, ne sont pas un but, mais un moyen. » Je trouve, quant à moi, que le plaisir du travail cérébral se suffit à lui même ; quand je suis plongé dans des études ou des recherches scientifiques, je ne songe nullement à l'utilité pratique que j'y récolterai. Bien mieux, la sérénité de ce genre d'efforts est encore, à mon point de vue, le meilleur refuge contre les vilenies ambiantes

LE HURON.

A E. Armand.

Faire quelque chose... mais quoi...? est une question. Posée par vous, elle n'a pas, ce me semble, été résolue dans les sept articles auxquels elle sert de titre.

S'il vous faut encore, pour la résoudre, une autre douzaine d'articles, allez-y, ne vous gênez pas. Mais, de grâce ! concluez affirmativement sans nous laisser mariner pendant des mois dans l'incertitude et l'imprécision. C'est commode le brouillard pour les auteurs embarassés de conclure ; mais le lecteur y trouve moins son compte.

J'ai bien vu, d'après votre étude, (article 5) que l'éducation anarchiste ne doit pas être ceci, ni cela, ni autre chose encore. Mais je n'ai pas vu clairement ce qu'elle devait être. C'est ce qui m'intéresse.

Dès qu'il est question d'agir positivement, je ne comprends ni n'admets la méthode négative. Or, faire des anarchistes par l'éducation est un acte positif, qui ne peut s'effectuer seulement par des négations. Sur cette œuvre, il s'agit bien plus de savoir ce qu'il faut faire que ce qu'il ne faut pas faire.

Quand on veut faire un enfant, acte banal mais essentiel, on ne s'attarde pas trop à ce qu'il ne faut pas faire, on ne nie pas, on s'affirme, et... on le fait.

Pour ce cas très simple comme pour tous les autres, toutes les négations du monde ne valent pas une bonne petite affirmation.

Chose étrange et remarquable, sur beaucoup de questions touchant à l'anarchie directement, vous êtes dubitatif et flottant. Par contre, sur beaucoup d'autres qui s'en éloignent, vous êtes absolument concluant. Vous ne l'êtes même que là. Dès qu'il n'est plus question d'anarchisme, vous délaissez vos formes spiroïdales qui s'entortillent à l'infini sans aboutir, et vous tranchez carrément.

Votre circonspection ne pourrait-elle être bilatérale ?

Il vous arrive ainsi de lancer des affirmations dont le choix étonne et détonne.

Exemple : Vous affirmez que la science est un fantôme comme Dieu et le remplace. Que la science est une hypothèse ayant les mêmes inconvénients que l'hypothèse déiste. Que l'anarchiste est athée parce que le concept déiste impliquant l'autorité est incompatible avec le concept anarchiste. Que nous sommes partiaux. Que nous exposons le pour et cachons le contre. Que tous les livres que nous recommandons ou que nous vendons sont à tendance anticléricale ou anti-spiritualiste, rendant ainsi notre éducation essentiellement unilatérale, etc., etc.

Il serait vraiment dommage de ne pas scruter ces perles.... fausses sorties de votre écrin avec tout le soin que mérite leur énormité.

Vous dites que la science est un fantôme comme Dieu ; de quelle science voulez-vous parler ?

La science est basée sur des lois positives, certaines, fixes, universelles. On pourrait dire éternelles, quant à nous. Les lois mathématiques, physiques, chimiques, biologiques, sont incontestables autant qu'incontestées.

Elles sont vérifiables et contestables en tous temps, en tous lieux, par tous les hommes.

Peut-on en dire autant de Dieu ?

Dieu n'est qu'une hypothèse métaphysique, une création imaginaire et mystique, jamais constatée, démontrable, ni indémontrable. La science est l'ensemble des connaissances positives, reconnues, vérifiées et constatées des millions de fois, par des millions d'hommes. Ces deux choses sont si dissemblables, si opposées qu'elles sont précisément la négation l'une de l'autre.

Et vous osez les comparer, les assimiler, les identifier. Est-ce sérieux ?

Dire que la science est une hypothèse, c'est imiter le dauphin de la fable qui prenait le Pirée pour un homme. Chacun sait que si la science se sert de l'hypothèse comme instrument d'investigation, pour acquérir des certitudes dans le domaine de l'inconnu, elle n'est pas elle-même une hypothèse, mais un fait, pour sa partie acquise dans le domaine du connu.

Ce n'est que dans sa partie acquise dans le domaine connu, démontré, prouvé, indiscuté qu'elle est la science. Dans sa partie à acquérir, sur le domaine de l'inconnu, elle n'est que la recherche, l'examen, l'observation, l'étude. Elle se sert alors de l'hypothèse. En ces temps de « confusionnisme », comme vous dites si bien, il y a lieu de distinguer, et... de ne pas l'augmenter.

Encore, même dans sa partie acquise et certaine, la science ne s'impose, pas comme l'erreur déiste que vous proclamez si intéressante à discuter. (Je me demande pourquoi ?) Jamais que je sache, personne ne fut persécuté pour avoir blasphémé la science comme on l'était jadis quand on blasphémait Dieu.

Vous en êtes la preuve.

De cette preuve en découle une autre : c'est que vos comparaisons ne brillent pas par l'exactitude.

Pour la Vie

De la recherche du bonheur dans le présent

Combien seraient changées les conditions de la vie sociale si les hommes comprenaient qu'en dehors des accidents causés par les forces de la nature, *tous* les maux dont ils souffrent n'existent que parce qu'ils veulent bien les supporter, qu'ils ont été créés par des hommes et que d'autres hommes peuvent les supprimer ; si chacun, enfin, s'exerçait à détruire en lui tous les préjugés, toutes les entraves s'opposant à la liberté de ses actes et s'efforçait, jusque dans les plus petites choses, de toujours avoir son vrai bonheur en vue ! Quelle différence avec cette vaine attente faite autant de lâcheté devant l'effort que de l'ignorance des causes de la souffrance !

Qu'y aura-t-il de changé demain ou après la Révolution (si des hommes font une Révolution !). L'air, l'eau, la terre, tout sera identique.

L'homme n'a pas de secours à attendre de l'extérieur, rien ne lui viendra que de lui-même. La modification de sa mentalité peut seule opérer de réelles transformations sociales.

Remettre au lendemain, à plus tard, la satisfaction que l'on peut goûter dans la minute présente, est la pire des folies. Cette minute n'est-elle pas la seule dont nous puissions être certains ? — Notre existence individuelle n'est-elle pas *tout* pour nous ? — N'est-ce pas en elle et par elle seule que nous percevons toute chose ? Dès lors, la seule vérité ne consiste-t-elle pas à vivre aussi pleinement, aussi complètement que possible, chacun des instants dont se compose cette existence.

Notre personnalité n'a de vie réelle qu'en la minute présente. Demain n'est pas encore « nous » ; le sera-t-il jamais ; notre individualité durera-t-elle jusque-là ?

Folie de dédaigner le présent pour espérer en l'avenir.

Folie de placer son rêve de bonheur en un plus tard incertain ou en des hommes que nous ne devons point connaître, aux sensations de qui nous ne participerons jamais. Folie, folie bien grande de ne pas vivre avec toute l'intensité possible, alors que la vie est nôtre.

De l'antagonisme des intérêts

Plus l'homme s'éloigne de ses origines, plus sa mentalité se développe et plus aussi ses besoins augmentent, Chaque nouvelle faculté qui s'éveille en lui, élargissant sa vie, accroît aussi son activité et réclame des satisfactions nouvelles.

Si l'homme primitif pouvait vivre presque isolé dans les forêts, aux temps préhistoriques, se bornant à s'unir parfois à quelques autres individus pour mener à bien une chasse difficile ou pour se défendre contre un danger, c'est que le nombre excessivement restreint de ses besoins, ne s'élevant guère au-dessus de ceux des animaux sauvages, ne nécessitait que peu souvent le concours d'autrui pour se satisfaire. C'est seulement en s'unissant à ses semblables que l'homme actuel peut échapper à l'existence misérable de ses premiers ancêtres, lutter efficacement contre les forces adverses de la Nature, défendre sa vie et l'embellir en accroissant ses ressources dans tous les domaines. Mais pour être vraiment bienfaisante, l'Association doit correspondre aux intérêts de tous les Associés et être réellement voulue par eux.

Il ne faut pas être très savant, ni se livrer à de longues observations, pour s'apercevoir que les groupements humains actuels ne répondent nullement aux besoins des individus et que, loin de leur adoucir l'effort, loin de leur rendre la vie plus aisée, ce qui est la première raison d'être d'une association entre hommes, les Sociétés accroissent l'âpreté de la lutte, en augmentant le côté pénible, en substituant à la lutte de l'homme contre les forces naturelles, la lutte constante de l'homme contre l'homme.

On se demande en vain quel avantage bien précis les hommes tirent de leur réunion en Sociétés ? Si l'homme isolé, errant sur le sol, risque de manquer souvent de ce qui est nécessaire à son existence, à commencer par cette première de toute les nécessités : la nourriture, l'individu soumis à l'asservissement social n'est pas plus certain d'obtenir ce que sa nature réclame, aucun contrat ne lui garantissant même simplement le pain. Tels ses premiers ancêtres, jadis, sur la terre non cultivée, il faut qu'il lutte pour obtenir sa nourriture, et tandis qu'eux, du moins, n'en venaient aux mains les uns contre les autres que lorsque la disette les y poussait, un grand nombre de nos contemporains ne mangent chaque jour qu'en disputant à d'autres hommes le pain qui doit les nourrir.

Alexandra MYRIAL.

(à suivre)

Si les anarchistes sont athées, ce n'est pas, je crois, comme vous l'affirmez, parce qu'ils sont anarchistes, c'est tout simplement parce que l'idée de Dieu est si absurde, si inepte, qu'elle répugne à tout homme sensé et sincère ayant quelques notions générales de science et de philosophie.

La preuve en est qu'on peut être athée avant d'être anarchiste et sans jamais le devenir.

Les athées autoritaires sont nombreux Il y a même des anarchistes déistes ; je n'en fais pas état, car si je pose en fait qu'on puisse être athée sans être anarchiste, je pose en principe qu'il n'est pas possible d'être anarchiste sans être athée. C'est peut-être ce que vous avez voulu dire, mais ce n'est pas ce que vous avez fait comprendre.

Notre partialité offusque votre éclectisme et, laissant percer des sympathies inattendues, vous affirmez que les discussions contradictoires sur l'idée de divinité sont intéressantes, profitables, distrayantes et que les mystiques sont aussi agréables à entendre que les savants. Hum !

Pour vous, c'est possible, mais pas pour d'autres, auxquels ces sortes de discussions paraissent oiseuses, inutiles et surannées.

Sans compter qu'elles ont un vague relent de sacristie qui me paraît peu catholique. Passez-moi ce mot fantaisiste qui pourrait vous donner l'espoir d'un argument et rassurez-vous. Je n'ai aucune orthodoxie à faire valoir.

S'il vous plaît de converser avec les mystiques, les mystagogues, les théologiens et les dévots de tout poil, qu'à cela ne tienne. Rien ne s'oppose à ce que vous discutiez des questions que vous trouvez si intéressantes, si profitables, avec les gens qui s'y intéressent comme vous, s'il s'en trouve à l'Anarchie. Cela m'étonnerait, et vous trouverez plus facilement cet article à l'église et à l'Armée du Salut.

Mais où donc ai-je ouï déjà des théories pareilles ? Ah ! j'y suis ! c'est à Louvain, ville universitaire et catholique, — pour une fois, sais-tu, Monsieur ! — J'y fis d'assez piètres études, car nos professeurs, tous jésuites, étaient bien plus préoccupés de discréditer la science que de nous l'enseigner. Cela pour mieux réhabiliter la révélation.

Parce que nous ne parlons de Dieu et des superstitions religieuses et spiritualistes que négativement, vous affirmez que notre éducation est unilatérale et vous nous en blâmez

Avez-vous réfléchi à l'énormité de ce blâme ? J'en doute. Comment pouvez-vous judicieusement nous reprocher d'être toujours de notre côté et jamais du côté de nos ennemis ?

Est-ce sensé ?

Pouvons-nous être à la fois des deux côtés de la barricade ?

Pouvons-nous nous nier et nous affirmer en même temps ?

Si votre tempérament vous permet de souffler le froid et le chaud, pensez-vous que les anarchistes en général aient cette faculté ?

Moi, je n'en crois rien.

Les anarchistes n'ont pas cette souplesse, cette ondoyance, cette ductilité, on pourrait dire cette duplicité.

Ils sont simples, ils n'ont que faire de tant de subtilités, de ménagements pour ceux qui les ménagent si peu ; ils estiment, avec logique, qu'ils n'ont pas à faire la besogne des autres ; mais la leur. Ils aiment la clarté, la netteté et ont horreur de la confusion et de l'équivoque.

La tendance éclctique esquissée par vous, et sur laquelle, d'ailleurs, vous glissez si légèrement, (ô combien) a le tort d'être équivoque. Comment ne l'avez-vous pas senti ?

Nous n'avons pas à faire le jeu de nos adversaires en répandant leurs erreurs. Nous les citons suffisamment en les réfutant.

Je comprends mal le rôle que vous voudriez nous faire admettre, consistant à exposer complaisamment, sur le même plan, les théories et doctrines adverses parallèlement aux nôtres, en laissant aux lecteurs ou auditeurs le soin de se débrouiller.

Vous oubliez trop que nous sommes intéressés dans la question. Nous avons assez à faire pour nous défendre ; non seulement contre ceux qui veulent nous empêcher de propager nos idées, en poursuivant nos écrits et nos paroles ; mais encore contre ceux qui les combattent et les contredisent, sans compter ceux d'entre nous qui passent leur temps à les fausser.

(A suivre) Un LECTEUR.

Revue des Journaux

...HORS DU TROUPEAU...

E. Armand continue sa route. C'est un peu nous dit-il, « en artiste» qu'il va, car «il importe de distinguer entre la civilisation — clinquant, conventionnel, trompe-l'œil — et l'art, interprétation individuelle de la vie extérieure, manifestation parachevée de la personne intime. »

Il ajoute que l'individualiste est, au fond, très altruiste, puisque le milieu retire tout bénéfice de sa perfection. Tout cela est bien dit. J'aime moins les quelques lignes ironiques qu'Armand écrit sur la mort de Lafargue, communiste illogique quittant la communauté pour ne pas lui être à charge. Ergote qui voudra, mais pour faire le geste « illogique » peut-être, de Lafargue, il faut une volonté rare.

Ah, ah ! voici un article d'Angelo Jorge. Ce camarade considère le règne végétal comme intrinsèquement supérieur au règne animal (*sic !!!*). Et il termine en disant qu'il voudrait être gazeux ou végétal. Je le lui souhaite.

« L'anarchiste, dit E. Armand, ne sait pas ; il apprend » ; et c'est pourquoi il doit avoir le souci d'entendre les deux sons de cloche.

Evelyn Bradley définit l'égoïsme. En anglais, son article est sans doute excellent. En français — quoique je le croie bien traduit — il est un peu touffu, de lecture malaisée.

Voici une belle et simple lettre sur l'amour, la Beauté, l'Inconstance, d'Emilie Lamotte. Elle m'a intéressé et plu infiniment. Lisez-là.

A lire, dans ce même n°, des jolis vers de Raymond Limbosch ; « Je ne me fais pas que des amis » (E. Armand). — Un extrait de J.-J. Rousseau.

***

J'ai reçu le *Bulletin de la Fédération communiste*. Car il est évident qu'une Fédération doit avoir un bulletin, et qu'un bulletin nécessite un comité... Et c'est dommage, parce que tout cela fait gâcher du papier, du beau papier qui pourrait servir à diffuser des idées et à transmettre le savoir.

Ce *Bulletin* ne renferme rien. Pas un article qui fasse réfléchir, pas une ligne pour éveiller l'attention du lecteur. C'est un prospectus-réclame pour la Fédération, et rien de plus. Tout son bagage de pensée se concentre en vingt lignes de déclaration de principes : vingt lignes de clichés ouvriéristes sempiternels.

***

A lire : dans le n° 208 des *Hommes du jour* un article d'Elie Faure sur les Musées, qui est un beau plaidoyer en faveur des vivants.

Dans la *Guerre Sociale*, le réquisitoire de G. Hervé contre les égorgeurs français du Maroc. Combien l'on regrette en lisant ces lignes ironiques, précises, et cruelles, que celui qui les a dictées soit devenu le général, — le général girouette !

***

Ce qui devait arriver, arrive. Le *Réveil* anarchiste de Genève, se brouille avec la *Guerre Sociale*, qui lui supprime l'envoi.

Le *Réveil* annonçant la chose à ses lecteurs, en profite pour refaire — magistralement — une critique du mouvement insurrectionnel. Nous la reproduirons sous peu.

LE LISEUR.

Trois Mots aux Amis

C. D. à Montfort. — Reçu mandat. Merci.

MAURICIUS prie les camarades à qui il a écrit, de lui repondre immédiatement.

VIEUXBLED et le VÉRIFICATEUR. Je voudrais vous voir. Le Rétif.

L'IDEE LIBRE prépare une matinée artistique pour le Dimanche 18 Février. — Avis aux groupes.

MITARD, PLAIDEUX à Lille, MIGNOT à Paris. — Le livre que vous demandez est épuisé. Comment le remplacer ?

LE CAMARADE de P. ami de A. qui attendait la venue d'un copain recommandé pourrait il passer chez Lorulot ?

CIMANT donnera adresse à Prévot, Béziers.

BOINEAU et MILO écriront à E. Bachelet 21 Chareh-el-Mayraby, LE CAIRE Egypte.

JULOT. Ce que tu disais dimanche soir est insensé. Ta naïveté est cause de ce qui t'arrive. Donne-moi des nouvelles à ce propos. Antonius.

THOMASSET, B. A., Marseille, et nombre d'autres. — Nos expéditions de journaux sont faites très régulièrement. De partout, nous avons reçu ces jours derniers une foule de réclamations. Embêtez-donc la poste ! Nous en ferons autant.

G. KISTLER écrira à Marcel P. poste restante av. Parmentier : A. 60. Urgent.

C.Y.Z. — Reçu lettre, donne rendez-vous.

ECHANGERAI jolie chèvre blonde contre volaille, pigeons ou lûchon. Hélène, au journal.

UN CAMARADE désire renseignements sur tout camelotage et plus spécialement photo à développement immédiat. Delavaud, Jeunesse syndicaliste, Bourse du Travail, rue Grande, Chateauroux.

CORON, SCHMIT, CHAUVET, donneront nouvelles à Lucien Roy, 1 Bd. de l'Industrie, Oran.

CAMILLE à Béziers. Remplaçons le livre qui nous manque par récentes brochures.

NOEL JULIE à St-Etienne. As-tu reçu ma lettre? Es-tu mort? Rodolphe.

Où l'on discute,

Où l'on se voit

MAISON DU PEUPLE FRANÇAIS. — Mardi 30 janvier, à 8 h. 1/2, rue Hennel (près la mairie du 18e), controverse publique sur : *Le parlementarisme a-t-il fait faillite ?* entre Ch. Bernard (ancien député) et Mauricius. Entrée : 50 cent.

MAISON COMMUNE, 28, rue Cavé. Conférence contradictoire par Mauricius Sujet: *Dieu existe-t-il ?* Jeudi 27, à 8 h. 1/2.

CAUSERIES POPULAIRES. — Lundi 29, salle Beyersdorfer, 69 rue de l'Hôtel-de-Ville, causerie sur *la situation matérielle et morale du journal l'anarchie*. La présence des copains qui s'y intéressent est indispensable.

L'EFFORT. — Jeudi 25 ct à 8 h. 1/2, 49 rue de Bretagne, causerie entre copains.

GROUPE D'ÉTUDES SOCIALES du 12e. — Salle de l'U.P. 157 Fg. St-Antoine, le samedi 27 à 8 h, causerie par Le Rétif : *l'individu contre la Société.*

THIERS.—. Les camarades se réuniront le samedi 27 à 8 h. à la Bourse du Travail, afin d'envisager la propagande à faire.
Les copains possesseurs de livres du Gr. de Défenses sont invités à les rapporter.

MARSEILLE.— Gr. International d'Études Sociales.— Réunion le samedi 27 à 9 h. du soir, Bar des Quinconces, allée des Capucines — Causerie.

BORDEAUX.— Gr. d'études sociales. — Bar du Dragon, 35 rue des Augustins. Dimanche, 28 janvier à 2 h., Causerie par Ludovic Canoy sur : *le Bonheur.*

LE BÉTIF se met à la disposition des camarades pour l'organisation de causeries-conférences sur les sujets suivants :

1° L'anarchisme--individualiste.
2° Les anarchistes et la transformation sociale.
3° Pourquoi je nesuis pas syndicaliste.
4° Anarchistes et malfaiteurs.

Lui écrire au journal.

OSTWALD :

L'ÉNERGIE

3 fr. 50

Ce qu'on peut lire

LA PHYSICO-CHIMIE
pa Fauvelle

la Physiologie Générale
pa le Dr. Laumonier

LA GÉOLOGIE
par H. Guède

LA BIOLOGIE
par Ch. Letourneau

LA PRÉHISTOIRE
pa L. et A. de Mortillet

LA BOTANIQUE
pa A. de Lanessan.

L'EMBRYOLOGIE
De la Roule

La psychologie naturelle
(Histoire naturelle de la pensée)
par le docteur William Nicati

LA PHILOSOPHIE
par André Lefèvre

LA LINGUISTIQUE
par Abel Hovelaque

LA SOCIOLOGIE
par Ch Letourneau

NOTRE CATALOGUE DE LIVRES

Education sexuelle

G. Bésséde. L' Initiation sexuelle	2 75
J. Marestan. L'éducation sexuelle	2 50
G. Hsrdy. Les Moyens d'éviter la grossesse	1 25
Lip Tay. Présérvation sexuelle	0 75

Hygiène

Cruveilhier. — Hygiène générale.	0 60
Laumonier. — Higiène de la cuisine	0 60
Dr. Legrand. Hygiène de l'oreille	1 20
Dr. Legrand. La peau et la chevelure	1 20
Dr. Legrand. L'estomac.	1 20
Dr. Galtier-Boissière. Pour élever nos nourrissons	0 90
Dr. Galtier-Boissière. Pour preserver des maladies vénériennes	0 75
Dr. Rosenthal. La bouche et les dents	1 00
Dr. Nepveu. Le nez	1 —
Dr. Pascault. Précis d'alimentation rationelle	1 20
Dr. Héricourt. L'hygiène moderne	3 50

Sciences

Collection des Initiations

Hachette, éd. 2 fr. le volume.)

Laisant. — Initiation mathématique.
Flammarion. — id. astronomique.
Brucker. — id. zoologique.
Guilleaume. — id. mécanique.
Darzens. — id. chimique.

Bibliothèque Utile

(F. Alcan, éd. 0 fr. 60 le volume.)

Brothier. — Histoire de la terre.
Beauregard. — La Zoologie.
Geikie. - La Géologie.
Gerardin. — La Botanique.
Zaborowsky. — Les mondes disparus.
Zaborowsky. — Migrations animales.
Zaborowsky. — L'homme préhistorique.
Zaborowsky. — Origine du langage.
Paulhan. — Physiologie de l'esprit.
Robinet. — Philosophie positive.

Editions Schleicher

Hæckel. — Origines de l'homme.	fr. 1
Hæckel. — Religion et évolution.	1 50
Hæckel. — Le Mónisme.	1
Hæckel. — Merveilles de la vie.	2 40
Hæckel. — Enigmes de l'Univers.	2
Bolsche. — Descendance de l'homme.	1 50
Buchner. — Force et matière.	2
Buchner. — L'homme selon la science	2
Darwin. — Origine des espèces.	2 50
Nergal. — Evolution des mondes.	1 50
Sauerwein. — Hist. de la terre.	1 50
Pergame. — Origine de la vie.	1 50

Bibliothèque des Sciences contemporaines

1 fr. 95 le volume.

Guède. — La Géologie.
Letourneau. — Biologie.
de Mortillet. — Préhistoire.
de Lannessan. — Botanique.
Laumonier. — Physiologie générale.
Fauvelle. — Physico-chimie.
Roule. — Embryologie générale.

Edition Alcan

Bibliothèque de Philosophie contemporaine

2 fr. 50 le volume

Herbert Spencer. — La classification des sciences.
Le Dantec. — Le déterminisme biologique et la personnalité consciente.
Le Dantec. — Le chaos et l'harmonie universelle.

Edition Flammarion

Bibliothèque de Philosophie Scientifique

3 fr. 50 le volume

Bourdon. — L'astronomie.
Bonnier. — Le monde végétal.
Y. Delage. — Les théories de l'Evolution.
Dastre. — La vie et la mort.
Déperet. — Transformations du monde animal.
de Launay. — Histoire de la terre.
G. Le Bon. — Evolution de la matière.
G. Le Bon. — Evolution des forces.
Le Dantec. — Les influences ancestrales.
Le Dantec. — La lutte universelle.
S. Meunier. — Les convulsions de l'écorce terrestre.
Ostwald. — Evolution d'une science : la chimie.

Joindre au prix de chaque commande les frais d'envoi, soit 15 c. par volume.

Imp. spéciale de « l'anarchie

TRAVAIL EN CAMARADERIE

Le gérant A GILLET